

SUR LES TRACES DES GORILLES D'AFRIQUE ORIENTALE

**(article d'Yves THONNERIEUX,
paru dans la revue CHARC)**



Surmédiatisés il y a vingt ans, au point de susciter un film hollywoodien à succès, les gorilles du Rwanda et des pays limitrophes sont entrés dans l'anonymat pendant la longue période de troubles qui a agité cette partie de l'Afrique. Quel sort leur fut réservé au milieu de la folie des hommes et quelles sont leurs chances de survie ?

Forêt de Kahuzi-Biéga (République Démocratique du Congo), 4 juillet, 12h30. Les indices sont de plus en plus récents. Des crottes encore humides jalonnent le passage ; et nous avons laissé derrière nous depuis près d'une demi-heure les nids d'herbe et de feuilles utilisés par le clan la nuit précédente.

L'œil de notre pisteur est infaillible : la plus infime touffe froissée par les singes guide le travail de sa machette. Nos propres pas se trouvent totalement subordonnés à son instinct aiguïlé de chasseur et à sa prodigieuse science de la forêt, car ce monde de verdure nous dépasse. Le garde armé qui ferme la marche est chargé d'assurer notre protection en cas de mauvaise rencontre : dans ce fouillis végétal, il n'est pas rare de déranger la retraite d'éléphants forestiers. A plusieurs reprises,

depuis notre départ trois heures plus tôt, nous avons croisé leurs empreintes laissées dans la boue.

Le terrain, de plus en plus accidenté, freine notre allure. Lorsque nous gravissons une petite colline broussailleuse, c'est pour redescendre aussitôt dans un minuscule vallon. A force, on a comme l'impression de tourner en rond...

Mais voilà que notre pisteur se fige. La petite colonne fait de même : il écoute et nous écoutons... Nous percevons effectivement le bruit de branches que l'on casse. A voix basse, le garde passe les consignes : silence absolu, gestes lents et surtout attitude de soumission si le dominant vient à charger. La fuite est à proscrire à tout prix... Nous savons tout cela pour l'avoir lu et relu avant le voyage.

Devant nous, l'image de King-Kong

Encore quelques minutes de marche, le cœur battant. Ce moment est impressionnant parce qu'on sait que le contact est imminent.

Soudain, le silence de la forêt se voit troublé par un étrange roulement de tambour : le « dos argenté », invisible dans la végétation, fait résonner ses poings sur sa poitrine tendue. Le son est grave et fascinant. Mais le silence retombe aussitôt : à croire que nous poursuivons un fantôme...

Encore vingt mètres de progression avant la rencontre tant espérée. A présent, à demi cachée derrière un buisson, l'énorme masse nous dévisage. Sa première charge, qui se termine par un crochet à cinq ou six mètres de notre groupe, n'est qu'un timide avant-goût de son second coup de bluff ; celui-ci, à la fois plus téméraire et fulgurant, nous fait entrevoir, l'espace d'une seconde, le masque courroucé à moins de deux mètres. Montée d'adrénaline et battements de cœur à tout rompre : je viens de vivre la trouille de ma vie...

Cette démonstration de force ayant eu lieu, tout le clan – « dos argenté inclus » – reprend son activité alimentaire, nous laissant le loisir d'observer cette scène intemporelle, devenue paisible après une si tonitruante entrée en matière...

Huit jours plus tard, au Rwanda... Nous avons laissé les collines de Kahuzi-Biéga et ses gorilles des « plaines » orientales (voir encadré) à quelques centaines de kilomètres plus au sud.

Nous voici sur les pentes des monts Virunga, sous un ciel qui comme toujours ici, à cette heure matinale, hésite entre le gris et le bleu.

Les fameux gorilles de montagne, rescapés du vent de folie qui a agité les humains sur fond de massacres ethniques, hantent ce massif boisé où s'accrochent encore des lambeaux de brume diffuse.

Cette fois-ci, la marche sera moins longue: en moins d'une heure, sous la conduite d'un autre guide, nous nous retrouvons au milieu de boules hirsutes de poils sombres qui se donnent en spectacle sans retenue.

Comme tous les jeunes primates, les enfants gorilles sont d'un tempérament espiègle et joueur : sauts, roulades, joutes amicales, culbutes et balancements dans les basses branches font partie de l'insouciance juvénile des gorilles.

Assimilés à l'un des leurs

Notre présence n'est nullement traumatisante : ce groupe a été accoutumé à recevoir des visites pluri-quotidiennes. Le pisteur, chargé de guider les touristes, fait pour ainsi dire partie du clan familial. Habitué à sa physionomie, sans doute aussi à son odeur depuis leur naissance, les très jeunes gorilles de ce groupe l'assimilent à un compagnon de jeu qu'ils viennent parfois solliciter en grim pant sur lui lorsqu'il s'accroupit.

Quelques minutes plus tard, mis en confiance par notre immobilité, un jeune de trois ans et demi s'amuse à triturer la sangle de mes jumelles. Je sais d'emblée que cet instant restera à jamais gravé dans mes souvenirs, comme cette autre scène, si désopilante, où un bébé gorille, haut comme trois pommes, vient se planter devant nous en se frappant mollement la poitrine avec les poings, tout en essayant de prendre – sans y parvenir – l'air fâché de son père lorsqu'il se met en furie. Père qui, au même moment, à quelques mètres de là, savoure paisiblement la moelle tendre d'une grosse branche qu'il s'est taillée d'une simple torsion de la main...

Monstres terrifiants

Nous sommes très loin, comme on va le voir, des descriptions sensationnelles que les premiers explorateurs – désireux de mieux asseoir leur notoriété en exagérant leurs prouesses – firent des gorilles, il y a un siècle et demi.

Paul du Chaillu, premier occidental à abattre un de ces grands singes forestiers en 1856, parle de « *créatures de cauchemar, sataniques et hideuses, mi-homme mi-bête* ». Trois années après, l'Anglais Richard Owen rapporte même le témoignage qui suit : « *lorsqu'ils se faufilent entre les ombres de la forêt tropicale, les nègres prennent parfois conscience de la proximité de l'un de ces effroyables anthropoïdes à l'occasion de la soudaine disparition d'un de leurs compagnons. Hissé dans un arbre, il a parfois tout juste le temps de pousser un petit cri étouffé. Quelques minutes plus tard, il retombe mort sur le sol, étranglé* ».

Trois personnalités, à des dates différentes, ont contribué à balayer la mauvaise réputation qui avait été faite à ces paisibles végétariens. Dans les années 20, Carl Akeley, initialement chasseur de gorilles pour le compte du Muséum new-yorkais d'histoire naturelle, se prit de passion pour ces primates et revint les étudier dans leurs derniers retranchements d'Afrique orientale. Par son insistance auprès des administrateurs belges, il fut en quelque sorte le promoteur du parc national Albert, créé en 1925 pour préserver l'habitat naturel des gorilles. Akeley fut en outre l'auteur des premières affirmations véridiques répandues sur leur compte : « *Ce sont des créatures naturellement calmes et débonnaires* ». Mais son décès prématuré repoussa d'une trentaine d'années l'étude véritablement approfondie des gorilles. Avec l'éthologiste américain George Schaller s'ouvrit enfin le livre de la vie du gorille de montagne. La quinzaine de mois qu'il passa dans les montagnes d'Afrique orientale déboucha, en 1961, sur une magistrale monographie décrivant la biologie d'une espèce encore bien mystérieuse. A cette date, Schaller estimait qu'approximativement 450 gorilles peuplaient la chaîne volcanique des Virunga.

Dix huit ans dans les brumes

Le légendaire personnage de Dian Fossey entra en scène quelques années plus tard.

Fortement impressionnée par les écrits de Schaller, elle parvint à s'imposer, sans le moindre diplôme universitaire en poche, auprès du célèbre paléo-anthropologue Louis Leakey, alors convaincu de l'intérêt que pouvait représenter l'étude comparative des grands singes actuels et des sociétés humaines de la préhistoire.

Ayant obtenu des fonds de la National geographic society, Dian Fossey s'installa sur la chaîne des Virunga où elle créa le centre de recherche de « Karisoke » (contraction des deux volcans voisins, le Karisimbi et le Visoke). Là, à près de 3 000 m d'altitude, en un lieu où l'humidité pénétrante et le froid interdisent généralement à l'homme de s'installer plus de quelques mois, elle vécut 18 années parmi les gorilles de montagne.

La décennie 70 n'était pas très favorable aux grands singes : à un braconnage coutumier motivé par l'approvisionnement alimentaire d'une population locale en pleine croissance, s'ajoutait aussi, ces années-là, une recrudescence de la demande de gorilles en provenance de l'étranger. Morts (sous forme de crânes et de mains à usage de cendriers) ou vivants (jeunes sujets destinés aux zoos), les gorilles pouvaient rapporter en quelques heures, à un pauvre bougre, plus d'argent qu'il n'en avait jamais vu dans toute sa vie. Ecoulée par un

réseau organisé d'intermédiaires à des échelons divers, cette « marchandise » donnait lieu à un florissant commerce illicite ; quand il n'était pas orchestré par les responsables de la protection de la nature eux-mêmes...

En quelques années, les médias américains, bientôt relayés par les journalistes du monde entier, forgèrent le mythe de Dian Fossey et rendirent populaire son combat pour les gorilles de montagne. Des fonds affluèrent ; mais cette exposition médiatique donna aussi aux occidentaux l'envie de découvrir les grands singes dans leur élément naturel.

Les devises générées par l'écotourisme étaient accueillies à bras ouverts par le gouvernement rwandais. Mais Dian Fossey refusait d'admettre qu'un pays comme le Rwanda ne puisse s'offrir le luxe de protéger ses gorilles au nom de la simple éthique.

Le projet touristique qui se développait en lui échappant (1 352 visiteurs en 1978 ; 5 790 six ans plus tard) mettait l'Américaine en rage et exacerbait ses réactions. Les patrouilles anti-braconnage qu'elle créa à cette époque furent souvent décriées parce qu'elles recouraient à l'intimidation de populations villageoises qui manquaient de l'essentiel (*).

L'héritage de Dian Fossey

L'assassinat de Dian Fossey, en décembre 1985, mit un terme à un combat si passionné qu'il avait fini par compromettre sa santé physique et, dans une certaine mesure aussi, son équilibre mental. Quotidiennement confrontée au problème du massacre de la faune et à des rapports conflictuels avec l'administration rwandaise, l'occupante de Karisoke chercha à « refermer la porte » sur elle-même et ses protégés, par une forme d'appropriation.

Pourtant, au-delà d'une attitude controversée vers la fin de sa vie, Dian Fossey eut incontestablement le mérite d'attirer l'attention du monde entier sur le sort d'un animal menacé de s'éteindre dans l'indifférence générale.

D'autres chercheurs américains et européens ont poursuivi ce que Dian Fossey avait initié. Ils contribuèrent à sensibiliser les autorités rwandaises à une réalité toute simple : les gorilles font partie d'un contexte écologique global. Bien que limitée à une superficie de 1,5 % du territoire national, la région des volcans représente plus d'un dixième de ses ressources en eau. Se comportant à l'image d'une éponge, les forêts d'altitude restituent graduellement, en saison sèche, les réserves qu'elles ont emmagasinées durant la période des pluies. Défricher les pentes du parc reviendrait, par conséquent, à tuer la poule aux œufs d'or

en rompant tout l'équilibre hydrologique et microclimatique préalablement établi.

Vers le milieu de la décennie 80, le tourisme représentait déjà la troisième source de devises au Rwanda et les gorilles constituaient son pôle quasi-exclusif. L'argent qui affluait désormais de l'étranger permettait de renforcer les patrouilles de gardes.

La décennie 90 fut celle de l'horreur pour les hommes et de la plus grande incertitude pour les gorilles. Les rivalités interethniques entre Hutus et Tutsis débouchèrent, en 1994, sur un génocide qui fit entre 500 000 et un million de victimes. Les caméras se braquèrent sur la misère des humains et les biologistes rentrèrent chez eux. On crut que le sort des grands singes d'Afrique orientale était définitivement joué ; d'autant que la succession de Mobutu, dans l'ex-Zaïre (devenu République Démocratique du Congo) tournait aussi à l'affrontement armé.

Des chiffres qui permettent encore d'espérer

Avec la fin de la crise rwandaise et une certaine amélioration de la situation en RDC, des nouvelles, moins pessimistes que pressenties, sont arrivées de l'Afrique des grands lacs et des volcans.

Un recensement de 1989 évaluait à 315 individus la population de gorilles de montagne vivant sur la chaîne des Virunga : une zone politiquement répartie entre trois états (Rwanda, RDC et Uganda). En 2003, à la surprise générale, on en retrouva 380 ! Les données semblent manquer pour la forêt de Bwindi, en Ouganda. Mais ils pourraient être à peine moins élevés (320 ?) que ceux trouvés sur les Virunga ; ce qui porterait à 700 sujets la population de gorilles de montagne vivant à l'aube de ce XXIème siècle.

Un vrai coup de tonnerre vint, il y a quelques mois, du Dian Fossey Gorilla Fund : pour cette organisation internationale, la situation des gorilles des plaines orientales de Kahuzi-Biéga (RDC) serait beaucoup moins critique que prévu ; au lieu des 5 500 individus annoncés, il pourrait en rester jusqu'à 28 000 ! Un scénario à peine croyable, qui demanderait confirmation par une autre source...

Tous ces chiffres, pour rassurants qu'ils puissent paraître, ne doivent pourtant pas faire illusion. Car ils se situent dans une région d'Afrique noire devenue une vraie poudrière humaine depuis son indépendance. Qu'en sera-t-il dans seulement 20 ans ? Personne ne peut dire...

Laissons à Georges Schaller le mot de la fin : « *il est malheureusement clair que le gorille de montagne ne sera jamais en sécurité. Tout succès acquis pour sa protection sera toujours temporaire. Assurer son avenir exige une vigilance et un dévouement qui ne peuvent être mesurés en termes de mois, ou même d'années, mais en siècles : un engagement*

pour l'éternité, afin d'empêcher la disparition de ce chaînon qui relie l'homme à son passé ».

Y.T.

(*) La plupart des actes de braconnage dans la chaîne des Virunga prennent principalement pour cibles les céphalophes (petites antilopes de forêt) capturés pour leur viande à l'aide de collets métalliques. Au cours de leurs déplacements quotidiens, les gorilles rencontrent fréquemment ces pièges en travers de leur piste. La force physique qui les caractérise en vient facilement à bout ; mais il arrive que leurs plaies s'infectent. Ces animaux blessés peuvent rester handicapés pour le restant de leur vie ou périr par gangrène ou septicémie.

Encadré :

GORILLES DE PLAINE / GORILLES DE MONTAGNE

Les primatologues prônent une séparation taxonomique des différentes populations de gorilles sur la base de leur habitat respectif.

Une race occupe le bloc forestier occidental. Les 10 000 à 35 000 individus qui la composent se répartissent entre le Cameroun, le Gabon, le Congo Brazzaville et la Guinée Equatoriale. La découverte de ces « gorilles des plaines occidentales » par un missionnaire, Thomas Savage, remonte à 1847, *Gorilla Gorilla Gorilla* est le nom sous lequel les scientifiques désignent cette population d'Afrique de l'ouest.

Tous les gorilles d'Afrique orientale furent pour leur part longtemps regroupés sous une seule appellation : *Gorilla gorilla beringei* ; le nom de cette race mettant à l'honneur leur découvreur officiel, un certain Oscar von Beringe, gradé de l'armée allemande, qui en tua deux exemplaires sur le massif des Virunga, en 1902.

A la suite de l'étude conduite par Schaller, en 1959, les gorilles d'Afrique orientale furent finalement séparés en deux races.

La population relique des volcans Virunga (Rwanda, RDC, Ouganda) et de la forêt de Bwindi (Ouganda) conserva le dénominateur *beringei* qui renvoie au véritable « gorille de montagne » en français. Mais une tendance récente tend à voir deux sous-espèces (ceux des Birunga d'un côté, ceux de Bwindi de l'autre) dans cette entité-là : les scientifiques ont souvent l'art de brouiller les cartes...

La race, moins menacée, qui habite la région de Kahuzi-Biéga, au sud-ouest du lac Kivu (RDC), porte le nom de *Gorilla gorilla graueri* : « gorille des plaines orientales » en français. Un patronyme pouvant prêter à confusion, puisque le terme de plaines n'est pas à prendre sous sa définition habituelle. Plutôt qu'à des étendues plates, il renvoie à des reliefs boisés qui sont seulement moins pentus et notablement moins

élevés que les volcans de la chaîne des Virunga. D'où une certaine ambiguïté (une logique, qui a échappé aux biologistes, aurait voulu qu'on crée un « gorille des collines » !).

Actuellement, un millier de kilomètres séparent les gorilles occidentaux, de la double ou triple population d'Afrique orientale. Comme les variations morphologiques des gorilles appartenant à ces îlots de peuplement sont plutôt minces, Schaller pense que la différenciation s'est opérée à une époque assez récente.

Il est probable qu'autrefois, l'aire de répartition du gorille était continue, depuis l'Afrique de l'ouest jusqu'à la partie orientale du continent, sans la coupure relevée de nos jours. Au vu de cette brutale cassure, on pourrait croire que l'espèce s'est scindée en deux blocs lorsque les espaces de savane sont venus s'interposer entre les deux habitats que nous connaissons à l'heure qu'il est. Cette explication n'est pourtant pas satisfaisante ; des ponts forestiers étant aujourd'hui encore préservés entre les deux zones.

Plus vraisemblable est l'hypothèse qui consiste à penser que ce sont en réalité les grands fleuves des bassins du Zaïre et de l'Oubangui-Ouellé qui dressent à présent entre les populations de gorilles des barrières infranchissables. Non pas que ces cours d'eau soient apparus récemment ; mais parce qu'au pléistocène, la forêt hygrophile s'étendait bien plus au nord que ces derniers temps, permettant aux gorilles occidentaux de gagner l'Afrique orientale en contournant les fleuves qui les gênent actuellement (ces singes ayant une profonde aversion pour les masses d'eau en mouvement). Une telle manoeuvre n'est désormais plus possible puisque ces sylvies tropicales ont progressivement reculé vers le sud, à cause de l'influence climatique du Sahara, devenu un désert, après avoir été une région verdoyante et marécageuse.